

lait d'avoir dû marcher ainsi découvert sous le soleil ardent, et mes genoux abîmés demandaient grâce. Mais nous n'avons pas le temps de gémir ; déjà on a repéré notre prison, et tous les quatre nous voici enfermés dans une chambrette obscure, surveillés par une impassible sentinelle. Il est très clair que la préoccupation de nos bourreaux est de mettre la plus grande distance possible entre eux et l'armée régulière lancée à leur poursuite. Aussi je présume que nous ne moisirons pas cette nuit. De fait, avant l'aube, nous voilà déjà en route, en direction de *Sha Chun*. Nous y arrivons le soir à marches forcées ; et de suite on nous met à l'ombre. Le 6, au tout petit jour, nouveau départ, et les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres : il s'agit d'atteindre ce soir *Guet Tu*, gros bourg du *Kiang-Si*.

Voilà trois jours que je marche ainsi, par des routes impossibles, avec mes genoux qui suppurent ; et rien, rien, aucune nouvelle de mes chères chrétientés, de mes amis, de mes confrères. Et pourtant Dieu sait s'ils s'agitaient pour empêcher un malheur ! Aussi bien Mgr O'Shea, vicaire apostolique de *Kan-Chow*, que Mgr Versiglia, mon évêque, en avaient appelé sur l'heure à toutes les autorités constituées. Les mandarins de cette zone étaient informés de mon arrestation, et avaient ordre de travailler à ma libération. Tous les consuls de *Hong-Kong*, *Canton*, *Nankin*, *Han Kow*, télégraphaient dans toutes les directions pour arracher quelque indice de mon passage en un lieu ou l'autre. Vraiment ce concours de tant de bonnes volontés était touchant, mais je l'ignorais. Je ne voyais qu'une chose ; que mes bourreaux brûlaient les étapes pour atteindre le plus tôt possible *Fu Nam*, centre du communisme. Là, mon sort aurait été vite décidé.

MA COMPARUTION DEVANT LE GRAND ÉTAT-MAJOR SOVIÉTIQUE. — UN AIDE PROVIDENTIEL, QUI DÉMONTRE QU'UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU. — ENFIN LIBRES ! — LES JOIES DU RETOUR.

A tout prix je résolus alors de brusquer les choses. J'écrivis, en français, une lettre où j'exposais la situation douloureuse dans laquelle je me trouvais, du fait de mes jambes gonflées par la souffrance et de mon estomac qui n'arrivait plus à retenir le moindre aliment, et j'insistais sur l'injustice de ma capture et de ma détention. J'ajoutais qu'il était inutile d'attendre une rançon de moi ; j'étais trop fier et trop pauvre pour la fournir. Puis je remis mon sort aux mains du Bienheureux Don Bosco, à qui depuis quatre jours j'avais commencé une neuvaine.

Le lendemain matin j'étais convoqué devant le grand état-major de la bande. Il se

tenait dans une boutique voisine et se composait de 22 membres, tout un sanhédrin. Le général était accroupi à la chinoise sur un lit ; autour de lui une dizaine de ses lieutenants ; dans la salle autant de gardes-rouges qu'elle pouvait contenir, accourus par curiosité pour voir juger l'européen. Paang me fit asseoir, et l'interprète, *Ho Cheng Kung* vint prendre place auprès de moi. Mon acte d'accusation fut bref : j'étais un prêtre catholique, donc un européen au service des impérialistes d'Europe, qui n'avaient qu'une intention : exploiter la Chine. De plus, comme membre de la religion catholique, j'étais un adversaire né des doctrines bolchéviques. C'étaient là mes deux crimes.

Vous devinez s'il me fut aisé de répondre à pareilles accusations. Mais alors la discussion s'engagea sur cinquante sujets : tout y passa, l'existence de Dieu, l'unité de la race humaine, la tyrannie sacerdotale, les guerres du Moyen-Age, l'oppression du peuple par le capitalisme, la guerre de 1914, que sais-je ? J'avais à peine le temps d'apporter ma réponse, que Paang repartait dans une autre direction. Je dois dire d'ailleurs, à son honneur, qu'il faisait preuve d'une certaine documentation et possédait une dialectique plutôt subtile.

Au certain moment je parvins tout de même à prendre l'offensive. Mon interlocuteur venait de dire pis que pendre sur l'autorité du Pape ; je lui demandai alors s'il concevait une action possible et efficace sans un chef unique et obéi. "A quoi donc aboutiriez-vous vous-même, lui lançai-je, si votre autorité ne s'imposait pas, et il me semble assez fortement à vos hommes". Cet argument *ad hominem* parut lui déplaire, et il tourna court.

Je terminai ma défense en reprenant mon refrain : si je suis coupable, coupable réel et non supposé, qu'on me coupe la tête ; mais si je suis innocent, qu'on me rende à la liberté ! — Puis connaissant mes Chinois j'ajoutai : "Prenez vite une décision, car d'une part mes forces commencent à me trahir, et d'autre part ma détention injustement prolongée pourrait vous attirer des désagréments".

On se quitta le plus aimablement du monde. Paang, avant de laisser la salle, me serra la main, et je fus reconduit à ma prison. C'était le 10 juin.

Le 11 juin au matin nous partions pour *Lieu Tan*. En passant près de moi, Paang donna l'ordre de me délier les mains. C'était bon signe. Mais le soir j'étais encore en prison. Je m'ingéniai alors à prendre une autre route. Je priai l'interprète français de passer. Comme je vous l'ai dit cet homme avait été jadis soigné à l'hôpital St-Louis à Paris. Il avait gardé de ces soins, et des Sœurs de St-Vincent de Paul qui les lui avait donnés le plus reconnaissant des souvenirs. Plus tard, la tête lui avait